tienne par excellence, Pâques, dépendait de cette réforme » (160). J'ai regretté que ne soient pas confrontés plus à fond ces attitudes différentes sur l'assujettissement de l'homme à l'heure chez catholiques et protestants.

Mais ces réserves ne mettent pas en cause la valeur du livre. On aimerait seulement savoir après l'avoir lu si la « ponctualité » des mœurs et de la police genevoises trouve un écho dans les œuvres des poètes et des artistes huguenots, bien que « les mentions du temps dans la poésie française du XVI^e siècle » ne semblent guère intéresser son auteur, qui s'étonne même de constater qu'une telle étude a ses « laudateurs »... (202).

YVONNE BELLENGER, *Université de Reims*

Jeanne d'Albret et sa cour, Actes du colloque international de Pau, 17–19 mai 2001. Textes réunis par Evelyne Berriot-Salvadore, Philippe Chareyre et Claudia Martin-Ulrich. Paris : Champion, 2004, 541 p.

Tant ses *Mémoires* que la richesse de documents historiques et la qualité des études publiées en Europe et outre-Atlantique sur Jeanne d'Albret nous permettaient de penser qu'il ne restait rien à apprendre à son sujet. Ce volume divisé en cinq chapitres prouve le contraire. Les quatre premiers chapitres examinent Jeanne, femme et reine, devant le choix religieux (11–102), son entourage (102–239), l'humanisme (titre passe-partout qui englobe une pléthore de sujets, 241–369), et les arts (371–437). Le dernier, « Jeanne d'Albret aux yeux de la postérité » (439–510) tente de réconcilier les diverses images de Jeanne offertes aux lecteurs selon l'optique, la mémoire ou l'imagination de ceux qui ont écrit ou parlé d'elle au cours des siècles, y compris le nôtre, et laisse ainsi la porte ouverte à de nouvelles recherches.

Bernard Roussel reconnaît l'importance de Théodore de Bèze et de Michel de l'Hospital mais montre bien d'autres influences décisives quant aux Ordonnances de 1571. A-M. Cocula étudie non seulement les causes mais aussi les tribulations du voyage de Nérac à La Rochelle en 1568, « choix et nécessité », de la reine et de ses deux enfants. Didier Poton indique qu'elle a obtenu, entre autres *clans* bretons, l'aide de François et Mathurin Trimault, corsaires du Croisic, qui ont armé et mis en mer un navire au service de la cause huguenote. Philippe Chareyre contribue avec un sujet intéressant, sur lequel peu d'entre nous se sont penchés, en déchiffrant le sens allégorique tant politique que religieux du « *S fermé* » qui figure sur bon nombre de monnaies et de jetons réformés entre 1564 et 1600.

Mettant en lumière à quel point étaient liés les intérêts familiaux, politiques et religieux de Jeanne, Cécile Tison cite plusieurs lettres au Saint-Office lorsqu'on refusait l'évêché de Lescar à Louis d'Albret, dont le grand-père était frère illégitime de son grand-père Jean d'Albret. Elle souligne le sens aigu du devoir de la reine qui prend en main l'éducation de membres de la famille de son mari comme de la sienne et de plusieurs protégés, et le ton tant anecdotique qu'affectueux de ses let-

tres à son fils. Alors qu'Amanda Eurich étudie l'évolution du pastorat au Béarn de 1561 à 1620, Serge Brunet se tourne vers le conflit entre le parti huguenot structuré autour de la maison d'Albret et la noblesse catholique gasconne, aiguillonnée par les émissaires de Philippe II. Pierre d'Albret, oncle de Jeanne qui avait obtenu pour lui l'évêché de Comminges, trahira la cause huguenote. Monluc lui-même, plus désireux de supprimer que de freiner la cause protestante, sera accusé d'avoir participé à un complot avec l'Espagne, et Brunet trace l'évolution de cette défense catholique d'une partie de la noblesse gasconne en instrument de la Ligue. Véronique Castagnet étudie les décisions papales qui conduiront au procès inquisitorial de Jeanne, et les relations entre celle-ci et les évêques de Lescar et d'Oloron, eux-mêmes poursuivis par le Saint-Office et privés de leurs évêchés. Selon Dominique Bidot-Germa, « l'étude d'une collection d'individus, d'agents historiques, ayant en commun une fonction, un statut social » est indispensable pour la compréhension de la dynamique d'une société et des mécanismes du pouvoir. Un schéma des institutions béarnaises au XVI^e siècle et une étude détaillée des officiers de l'État (la plupart roturiers) et de leurs souches suggèrent que bien qu'ils aient été dévoués à la reine, ce sont leurs fonctions judiciaires et financières qui leur ont permis de consolider leur ascension sociale pour eux et leurs descendants. Pascal Rambaud indique qu'outre l'indispensable escorte militaire, les gens de sa maison nécessaires à son bon fonctionnement ont accompagné Jeanne à La Rochelle. La reine dirigeait la politique du parti huguenot, les Condé, son fils et Coligny étaient en charge des affaires militaires. La liste de vingt-six noms (*Entourage de Jeanne d'Albret à La Rochelle, 1568–1571*) et de leurs fonctions précises confirment le choix judicieux d'un entourage hétérogène et efficace de conseillers, d'artisans et de serviteurs qui figureront parmi les témoins de documents reproduits dans le texte.

Passons maintenant à « Jeanne d'Albret et l'Humanisme ». Eugénie Pascal souligne que dans les *Lettres de la Royne de Navarre avec une Ample Declaration d'icelles* publiées en tant que *Mémoires* au XIX^e siècle, Jeanne justifie son itinéraire politique et religieux et construit son personnage historique pour la postérité. Selon l'auteur, les *Lettres* sont un exemple de la timide émergence de la notion d'individu au sein de la noblesse française, mais il est évident que Jeanne révèle à dessein dans ces lettres *politiques* les décisions et les actes d'une femme qui osait vivre ses convictions en dépit des risques, et réfute d'avance ce qu'écriront les chroniqueurs et historiens qui la connaissent peu ou mal. « La persuasion par la passion » de Nadine Kuperty-Tsur présente l'argument séduisant que le public qui lira ses lettres n'est pas nécessairement celui que Jeanne imagine, mais qu'elle l'invitera à prendre son parti en faisant appel à sa bonne foi et à son intelligence. Sa conclusion est que, loin d'être passionnelle, la rhétorique de Jeanne, fondamentalement dialectique, convainc le lecteur qu'elle a triomphé de ses ennemis en disant purement et simplement la vérité sans fard. Dans « Jeanne d'Albret et les poètes de Marot à Pey de Garros », Nathalie Dauvois établit une chronologie des poèmes écrits pour Jeanne enfant, puis jeune adulte, œuvres de circonstance, et des textes dédiés à la reine de Navarre après sa conversion. Jean-Yves Casanova met en lumière le dynamisme interne qui lie cet

« ensemble de parlers d'une famille d'Oc » et assure sa continuité, tant historique que littéraire. Pey de Garros avait déjà dédié à Jeanne sa traduction des *Psaumes*, et l'adresse au lecteur de ses *Poesias gasconas*, reproduite et commentée dans cette étude, véritable Défense et Illustration de l'occitan, justifie et en préconise l'usage dans le royaume de Jeanne, affirmant ainsi son identité géographique, culturelle et linguistique. Mariangela Miotti souligne que l'angoisse du pêcheur conscient de sa faiblesse est liée au prosélytisme d'André de Rivaudeau, pour qui le thème et le message d'un auteur doivent toucher le lecteur plus que son talent et son érudition. Certes, son choix d'Esther *héroïne de la libération* dans sa tragédie *Aman* et le parallèle entre le traître Aman et Charles de Guise ne pouvaient que plaire à Jeanne, mais l'analyse des *Complaintes* dans lesquelles les angoisses et les souffrances des héroïnes bibliques et mythiques sacrifiées ou abandonnées révèle la sensibilité, la compassion et le désir de tolérance de Rivaudeau. Claudie Martin-Ulrich place le *Brief Discours sur la mort de la Royne de Navarre* dans le contexte de ses derniers jours et des souhaits de Jeanne inclus dans son Testament concernant son inhumation *sans aucunes pompes, mais selon la Religion reformee de laquelle elle fait profession*. Martin-Ulrich compare le modèle traditionnel de l'oraison funèbre et l'éthique protestante du *Brief Discours* dans lequel l'auteur anonyme met en lumière la sérénité de la reine dans l'attente de la mort qui la délivrera du monde terrestre, et sa foi inébranlable dans la vie éternelle. L'anecdote « Jeanne d'Albret, un personnage romanesque ? » mérite le point d'interrogation qu'ajoute Véronique Duché à son titre. Aucune des rumeurs citées, tant le poids de pierreries qui empêchaient la petite princesse de marcher que la possibilité de consommation du mariage avec le duc de Clèves (impensable avant la puberté), sa jalousie alors que la fidélité masculine ne faisait pas partie du vocabulaire conjugal pour les aristocrates, le mariage secret après son veuvage et l'empoisonnement, ne sauraient être pris au sérieux. Jeanne aimait les bijoux mais il semble qu'elle n'en a pas acquis après sa conversion ; qu'elle ait vendu ses rubis à Elizabeth d'Angleterre suggère qu'ils avaient peu de valeur sentimentale pour elle. Jeanne d'Albret n'est en effet romanesque que dans l'esprit de ceux qui veulent qu'elle l'ait été.

Le quatrième chapitre s'ouvre sur « Le goût du bel objet », dans lequel on trouve les cadeaux offerts aux souverains de Navarre par leurs sujets et, cela va sans dire, outre l'apport substantiel de la Maison de Bourbon, les meubles, tapisseries de haute lisse, tableaux, objets d'art et l'orfèvrerie des châteaux de Pau et de Nérac inventoriés à la mort de Marguerite. Isabelle Pébay-Clottes et Paul Mironneau citent d'autres inventaires établis à la mort du roi de Navarre et après l'occupation de Nérac par les troupes de Monluc, sans compter les listes d'objets transportés à La Rochelle. Ceux-ci semblent bien confirmer que Jeanne continuait à enrichir d'œuvres d'art le patrimoine navarrais pour le futur roi de Navarre et pour sa fille, mais qu'à part une montre et ses colliers de perles constamment mentionnés dans les chroniques, les bijoux d'orfèvrerie (ornements personnels incompatibles avec l'éthique réformée) n'y figurent guère. Daniel Salaün rend compte d'un psautier huguenot adapté à la langue béarnaise sur commande de Jeanne et récemment enregistré pour accompagner l'édi-

tion des Psaumes d'Arnaud de Salette. Une reproduction parallèle des Psaumes de Marot et de Salette montre qu'alors que Pey de Garros avait modifié la versification de Marot et l'organisation rythmique de la musique, Salette a calqué sa prosodie sur celle du psautier français, la faisant parfaitement correspondre à la musique des Psaumes. Claude Menges-Mironneau trace « l'évolution (du portrait officiel au personnage en scène) d'une représentation féminine, Jeanne d'Albret au travers de quelques portraits (XVI^e – XIX^e siècles) ». Les souverains du XVI^e siècle confiaient la reproduction iconographique et picturale de leur image à des peintres tels les Clouet, puis à des graveurs. Menges-Mironneau suggère que la reine de Navarre « ne suscite pas un corpus d'images puissant et novateur qui développerait la veine allégorique » et donne plusieurs exemples de représentation de Jeanne fidèles à la tradition du portrait au XVI^e siècle, où l'artiste concentre son travail sur l'intériorité et la vertu sociale du personnage « essentiellement vu en buste, de trois-quarts dans un encadrement rectangulaire de draperie ou de pierre ou alors sur un fond neutre », mais les deux portraits reproduits sont posthumes. C'est par une heureuse coïncidence, quoique pour des raisons différentes, que Philippe Chareyre a inclus dans sa propre étude (86) le fin portrait de 1568 par Woeriot qui nous semblait manquer dans celle-ci. On y voit Jeanne en pied, outils en main, bâtissant énergiquement pierre par pierre le temple réformé, et Woeriot insiste sur l'authenticité du modèle : *Vera effigies Regina Navarra*. Ce n'est que vers la fin du XVIII^e et au XIX^e siècle que Jeanne sera représentée dans des scènes historiques en tant que reine mais avant tout mère du roi Henri IV. Les artistes humaniseront l'image austère et rigide des portraits originaux et placeront la reine dans des décors luxueux et des paysages destinés à prouver leur talent mais dans lesquels la *persona* de Jeanne fait place au stéréotype.

Nous arrivons finalement à Jeanne aux yeux de la postérité, tout d'abord avec le dictionnaire de Pierre Bayle, source d'Hubert Bost dans « Jeanne d'Albret, Amazone de la Réforme ». Bayle y souligne le caractère exceptionnel de la reine « dont la vertu est supérieure à celle de son entourage », sa bravoure et la fermeté de sa foi, « d'autant plus admirables parce qu'elle est une femme ». En dépit de la sincérité de ses louanges, bien rares chez Bayle, Bost suggère que son enthousiasme est peut-être dû non seulement à ce que l'article sur la reine de Navarre se trouve entre la vie de sa mère Marguerite et celle de sa belle-fille Marguerite de Valois, mais aussi au fait que Bayle est lui-même originaire du Pays de Foix et protestant. Le point d'interrogation ajouté par Christian Desplat à son titre, « Jeanne d'Albret, un modèle d'éducation maternelle ? » est-il justifié ? Il convient tout d'abord de placer le concept d'éducation et de pédagogie dans le contexte du XVI^e siècle humaniste avant et après la Réforme. Certes, « les Princes ne furent jamais les instituteurs de leur enfant », mais il semble important d'ajouter que leur choix de ceux qui assureraient la formation intellectuelle, spirituelle et morale de l'enfant était d'une importance capitale. Selon Desplat, il ne s'agissait pas de faire du futur roi un érudit, mais un prince et un soldat et son père fut donc, en dépit de ses faiblesses qui le relèguent au second plan, le modèle du gentilhomme chevaleresque. Il est indéniable que Jeanne, « acquise à l'humanisme mais fidèle aux méthodes éducatives du passé », voulait avant tout

préserver son fils de l'influence d'une Cour dépravée, mais elle a joué un rôle non négligeable sinon dans l'éducation formelle de son fils, du moins dans son résultat – un homme à la tête bien faite. Henri IV est resté fidèle aux principes de sa mère et les a appliqués selon sa propre éthique. Desplat esquisse une évolution de la réputation de Jeanne du XVI^e au XXI^e siècle en tant qu'institutrice de son fils ou tout au moins du rôle qu'elle y a joué. Sa conclusion est que « Jeanne d'Albret a bénéficié d'une tendance générale dans le long terme, qui fut celle de la dévaluation du père ». Dans « Questions anciennes, nouvelles réponses ? », le point d'interrogation est nécessaire car Bryson se réfugie prudemment (et sagement) derrière la plupart des réponses aux 17 questions récapitulées dans son texte, invitant ainsi ses lecteurs à les confirmer ou à en vérifier les preuves. Posant sa propre question, la 18^{ème}, « quel est l'héritage de Jeanne d'Albret ? », il refuse la réponse des historiens qu'« elle était la mère d'Henri IV et qu'il est son héritage. Sa réponse est qu'elle doit se tenir toute seule pour ses qualités de courage, de fermeté et son refus de compromis. A l'instar de Jeanne d'Arc, elle possédait la capacité mystérieuse du commandement, d'attirer et de maintenir la loyauté des gens de son pays ». C'est aussi sa conclusion.

Cette tentative pluridisciplinaire de retrouver le personnage complexe et souvent mésestimé de Jeanne d'Albret offre aux chercheurs un vaste panorama de *topoi* à explorer dans de nouveaux domaines, l'histoire, la religion, la littérature, les arts, la musique et le féminisme. Vu la diversité des sujets traités dans les 23 interventions qui sont recueillies, le grand nombre et la précision des notes, l'index onomastique et celui des noms de lieux s'avèrent fort utiles et faciliteront la tâche des chercheurs.

RÉGINE REYNOLDS-CORNELL, *Agnes Scott College*

Michèle Clément. *Le Cynisme à la Renaissance d'Érasme à Montaigne, suivi de « Les Epistres de Diogène » (1546)*. « Cahiers d'Humanisme et Renaissance » 72 (Les Seuils de la Modernité 9). Genève : Droz, 2005, 284 p.

On croyait ne plus rien avoir à découvrir sur les rapports entre les courants philosophiques issus de l'Antiquité et les grands textes littéraires de la Renaissance. Voilà pourtant qu'un ouvrage stimulant vient mettre en lumière l'influence du cynisme sur des auteurs que nous savions plutôt redevables aux avatars du néo-stoïcisme et du scepticisme chrétien. Michèle Clément vient à propos remédier en ce petit livre lestement arrangé à la quasi absence d'une réflexion critique sérieuse sur la présence de Diogène chez Érasme, Des Périers, Rabelais, La Boétie et Montaigne. Saine réaction, en vérité contre l'effacement du cynisme à une époque et chez des auteurs dont les sources ont pourtant été répertoriées avec soin par les historiens des idées et les critiques littéraires.

L'apogée du cynisme dans les lettres françaises, se situerait entre les années 1530 et 1550, avec des prolongements chez Montaigne et Béroalde de Verville. Si le personnage de Diogène n'avait pas disparu au Moyen Âge, ses traits subversifs